

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean JEGGÉ

Nuit, "ma plus belle création"

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1952, tome 50, p. 222-237

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# NUIT

## " MA PLUS BELLE CRÉATION "

Ce soir-là, nous attendions avec impatience la nuit sans laquelle un souper aux bougies ne peut prendre tout son sens.

Vers les 21 heures, nous nous mettons à table. Ah ! qu'il fait bon manger dans l'intimité du foyer, les visages éclairés seulement par la lueur des bougies, par ces gouttes de lumière qui tressaillent sur une tige de cire !

Le Père se lève et fait l'éloge de la bougie qui est l'alliée de la nuit ; tirant nos visages de l'ombre, mais respectant néanmoins la pénombre, elle laisse flotter dans l'air un peu du mystère nocturne au-dessus des convives. Fi de la lumière électrique, engourdie, figée, crue, insolente !

Cette petite flamme en forme de cœur au sommet d'un bâton de cire qui fond, est le symbole de notre vie qui ne brille que si elle se consume au milieu des ténèbres de ce monde. Voyez-vous comme cette goutte de feu est inquiète, comme elle respire ! Comme elle danse sur la cire brûlante, se tourne et se retourne au gré d'un rythme imprévisible, selon les souffles qui l'effleurent. Telles nos âmes qu'impressionnent toutes les ambiances où elles vivent, bonnes ou mauvaises...

Un peu plus tard, par un geste instinctif, nous avons éteint les bougies pour faire autour de nous la nuit complète décrite par *Claudel* :

*La nuit nous ôte notre preuve, nous ne savons plus où nous sommes. Lignes et teintes, cet arrangement, à nous personnel, du monde tout autour de nous... n'est plus là pour avérer notre position. Nous sommes réduits à nous-mêmes. Notre vision n'a plus le visible pour limite, mais l'invisible pour cachot...*

*Mais si la nuit occlut notre œil, c'est afin que nous écoutions plus, non point avec les oreilles seulement, mais avec les ouïes de notre âme respirante à la manière des poissons.*

... Et tandis que nous sommes assis en demi-cercle, silencieux, « écoutant avec les ouïes de notre âme », nous espérons que *Supervielle* aura raison :

*L'obscurité me désaltère :  
Elle porte de si beaux fruits,  
Plus mûrs que tous ceux de la terre...*

Voici Jean-Loup !

Il s'avance dans cette obscurité, allume le bougeoir qu'il tient dans la main et nous annonce au vacillement de sa clarté le programme de la soirée : « Notre veillée comprendra trois parties : 1) La Nuit et les hommes ; 2) La Nuit dans la Nature ; 3) Dieu et la Nuit. »

## I

### LA NUIT ET LES HOMMES

Hubert alors se lève, allume sa bougie (geste rituel) et déclame quelques strophes sur la Lampe, de *Louis Mercier*, dont voici le début :

*Mais lorsque tout est plein de nuit,  
Soudain, paisible et tutélaire,  
La lampe vient, la lampe luit...*

A peine notre choreute a-t-il dit ces mots, que Jean-Loup fait jaillir la lumière de notre lampe à pétrole, et sous la clarté circulaire qu'elle répand, nous nous sentons

plus rapprochés, intimement réunis par elle. Regardons-la bien comme *Claudiel* ;

*Elle apparaît toute vivante ! Elle contient son huile ; par la vertu propre de sa flamme, elle se boit elle-même... elle durera jusqu'à ce feu rose au ciel ! Jusqu'à cette suspension de vapeurs pareilles à l'écume du vin nouveau ! Elle a sa provision d'or jusqu'à l'aube.*

*(La Lampe et la Cloche)*

Mais lorsque la nuit tombe, c'est aussi l'heure où le bonhomme au sable passe : les petits enfants sentent leurs paupières s'appesantir ; la lumière neuve de la lampe fait clignoter leurs yeux, et déjà commence pour eux la ronde des rêves bleus. Il faut les coucher ! Péguy, avec sa verve coutumière, nous rappelle la beauté de cet acte des mères qui s'achève comme une cérémonie :

*Or je le dis, dit Dieu, je ne connais rien d'aussi beau dans tout le monde*

*Qu'un petit enfant qui s'endort en faisant sa prière  
Sous l'aile de son ange gardien*

*Et qui rit aux anges en commençant de s'endormir.*

*Et qui déjà mêle tout ça ensemble et qui n'y comprend plus rien*

*Et qui fourre les paroles du NOTRE PÈRE à tort et à travers pêle-mêle dans les paroles du JE VOUS SALUE MARIE*

*Pendant qu'un voile déjà descend sur ses paupières*

*Le voile de la nuit sur son regard et sur sa voix.*

*(Le Mystère des Saints Innocents)*

C'est la même nuit (car la nuit n'est pas seulement pour les enfants !) qui, quelques heures plus tard, forcera les adultes à s'accorder quelques répits pour se refaire. Un texte de Péguy encore nous rappelle que « Dieu n'aime pas celui qui ne dort pas », et ne rentre qu'à l'aube, harassé par les plaisirs de la nuit qui sont des labeurs plus épuisants que ceux du jour, parce que, dit Dieu :

*Le sommeil est l'ami de l'homme.  
Le sommeil est l'ami de Dieu.  
Le sommeil est peut-être ma plus belle création.*

Alors que *Novalis* n'envisage le sommeil que comme un moyen pour nous éveiller à la vie du rêve, pour *Péguy* la vie nocturne est d'autant plus parfaite qu'elle réussit mieux à faire jouir l'homme, poings fermés, d'un sommeil de bétail, d'où toute inquiétude est absente ; aussi fait-il dire par Dieu à la Nuit :

*Toi qui endors... toutes mes créatures  
Les plus inquiètes, le cheval fougueux, la fourmi laborieuse,  
Et l'homme, ce monstre d'inquiétude...  
Ce puits d'inquiétude...*

Cependant, *Baudelaire* le note dans le « Crépuscule du soir », certains hommes restent sourds à « la douce marche de la nuit » et ne trouvent plus ni le temps ni la force de retremper leur vie dans ses sources.

*Voici le soir charmant, ami du criminel ;  
Il vient comme un complice, à pas de loup ; le ciel  
Se referme lentement comme une grande alcôve,  
Et l'homme impatient se change en bête fauve.*

Et jusque tard dans la nuit

*On entend çà et là les cuisines siffler,  
Le théâtre glapir, les orchestres ronfler ;  
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,  
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,  
Et les voleurs qui n'ont ni trêve, ni merci,  
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi...*

Une nouvelle bougie a été allumée pour célébrer les impressions de la nuit.

Son silence d'abord :

*O ma fille étincelante et sombre (s'écrie Péguy), je te salue !*

*O silence de l'ombre !  
Un tel silence régnait avant la création de l'inquiétude.  
Avant le commencement du règne de l'inquiétude (inauguré par l'avènement de l'homme).*

Et pour prolonger cette impression de mystère, nous enchaînons sur la mélodie de Rameau : « O Nuit ! Qu'il est profond ton silence... » chantée par toutes les voix.

Ce silence de la nuit n'est-il pas lui-même musique ? Un texte de Paul Fort semble l'insinuer :

*On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile, remonter  
en tremblant le courant du zéphir.*

*Ecoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs reflets se  
heurter doucement dans tes yeux, et mêlant ton regard  
aux fleurs de ton haleine, laisse éclore à tes yeux des  
étoiles nouvelles.*

*Laisse ordonner le ciel à tes yeux, sans comprendre, et  
crée de ton silence la musique des nuits.*

*(Ballades françaises)*

Ses bienfaits aussi, en particulier la trêve qu'elle accorde aux fatigues et aux inquiétudes de la journée :

*Nuit, ma plus belle invention, c'est toi qui calmes, c'est  
toi qui apaises, c'est toi qui fais reposer*

*Les membres endoloris*

*Tout démanchés du travail du jour.*

*C'est toi qui calmes, c'est toi qui apaises, c'est toi qui  
fais reposer*

*Les cœurs endoloris...*

*Et de la peine et du souci quotidien.*

*(Le Porche du Mystère de la 2<sup>e</sup> Vertu)*

Maintenant ses angoisses et ses inquiétudes. Il est des âmes qui redoutent le poids de la nuit comme une angoisse interminable qui les étouffe ; Baudelaire le note :

*C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent !  
La sombre Nuit les prend à la gorge ; ils finissent  
Leur destinée et vont vers le gouffre commun...*

Ou bien, c'est une inquiétude morale que la nuit entretient et accroît :

*Il est des nuits de doute, où l'angoisse vous tord ;  
Où l'âme, au bout de la spirale descendue,  
Pâle et sur l'infini terrible suspendue,  
Sent le vent de l'abîme et recule éperdue !*

En ces nuits-là, dit *Samain*, « je suis dans l'ombre comme un mort ».

Après l'évocation de ces impressions vagues, Jacques nous en donne de plus précises et de plus subtiles, telles qu'un poète en éprouve dans une grande ville comme Paris.

C'est *Verlaine* déjà « rouillé par les ans comme un vieux sou », qui contemple du haut d'un garde-fou :

*Et l'astre et les flambeaux (qui) font des zigzags fantasques*

*Dans le fleuve plus noir que le velours des masques ;  
et qui se penche*

*... en proie aux vents néfastes de l'abîme.  
Pensée, espoir serein, ambition sublime,  
Tout jusqu'au souvenir, tout s'envole, tout fuit,  
Et l'on est seul avec Paris, l'Onde et la Nuit !*

La Nuit, qui fait le vide autour de lui...

C'est *Samain* qui, « l'âme éparse dans la nuit », se promène seul, le cœur tendu « vers des lèvres absentes ». Il note :

*Paris est recueilli comme une basilique ;  
A peine un roulement de fiacre ; par moment,  
Un chien perdu qui pleure...*

Le silence de la nuit immense (bien plus que la lumière du jour) avive en lui le sentiment qu'un être absent lui manque...

C'est *Baudelaire* enfin, qui, perché dans un appartement mansardé sous les combles de l'hôtel Pimodan (dans l'île Saint-Louis) se sent voisin des clochers, « ces mâts de la cité » ; et, face aux « grands ciels qui font rêver d'éternité », il écrit :

*Il est doux, à travers les brumes, de voir naître  
L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,  
Les fleuves de charbon monter au firmament,  
Et la lune verser son pâle enchantement.*

*Alors je rêverai des horizons bleuâtres,  
Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres...*

Comme il est plongé dans la volupté poétique d'évoquer des printemps nouveaux selon son gré et de tirer des soleils de son cœur, il n'éprouve qu'un seul regret, en présence du ciel constellé :

*Comme tu me plairais, ô nuit ! sans ces étoiles  
Dont la lumière parle un langage connu !  
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu !*

Le « Noir », *Baudelaire* le trouvera, mais d'une manière assez prosaïque :

*Enfin, nous avons, pour noyer  
Le vertige dans le délire,  
Nous, prêtres orgueilleux de la Lyre,  
Dont la gloire est de déployer  
L'ivresse des choses funèbres,  
Bu sans soif et mangé sans faim !...  
— Vite soufflons la lampe, afin  
De nous cacher dans les ténèbres !  
Mais il est un proverbe arabe qui dit :*

*Dans la nuit noire, sur le marbre noir, une fourmi noire,  
Dieu la voit.*



Dieu se compare dans l'Évangile à un voleur qui surviendra à l'improviste « à l'heure où vous n'y penserez pas » ; aussi nous recommande-t-il d'avoir les reins ceints comme des voyageurs et nos lampes allumées.

Il est des poètes, comme *Claudé*, qui n'aimeraient pas mourir la nuit :

*Et moi, que je ne périsse point dans la nuit ! que je dure jusqu'au jour ! Que je ne m'éteigne que dans la lumière !*

et d'autres en plein soleil, surtout avec le désespoir au cœur, tel *Maeterlinck* :

*Mon âme en est triste à la fin ;  
Elle est triste enfin d'être lasse,  
Elle est lasse enfin d'être en vain.*

*J'attends vos doigts purs sur ma face,*

*J'attends leur fraîcheur sur ma face  
Comme un trésor au fond de l'eau.  
Et j'attends enfin leurs remèdes,  
Pour ne pas mourir au soleil,  
Mourir sans espoir au soleil !*

*(Ame de nuit)*

Et par ces vers se clôt la première Partie de notre veillée.

En intermède, Philippe apparaît dans le rôle d'un fantôme dont l'accoutrement est des plus insolites. A le voir gesticuler sous le drap blanc dont il s'est affublé, on dirait que sept vaches diaboliques ont pris possession de lui. Sans s'en douter, il illustre drôlement la pensée de Victor Hugo, pour qui le sommeil est le « blanc soupirail des apparitions » et la nuit, le royaume des incarnations et des métamorphoses.

## LA NUIT DANS LA NATURE

### II

C'esf Pierre maintenant qui se lève. Il allume sa bougie, s'avance vers nous et donne dans un raccourci heureux tous les éléments de cette seconde Partie de notre veillée. Il les a trouvés dans un texte de *Verlaine* qui, dans « l'Heure du Berger », évoque la nuit à la campagne, parmi les plantes et les animaux :

*La lune est rouge au brumeux horizon ;  
Dans un brouillard qui danse, la prairie  
S'endort fumeuse, et la grenouille crie  
Par les joncs verts où circule un frisson ;*

*Les fleurs des eaux referment leurs corolles ;  
Des peupliers profilent aux lointains,  
Droits et serrés, leurs spectres incertains ;*

*Vers les buissons errent les lucioles ;  
Les chats-huants s'éveillent, et sans bruit  
Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes,  
Et le zénith s'emplit de lueurs sourdes.  
Blanche, Vénus émerge, et c'est la nuit.*

(Poèmes saturniens)

Et voici d'abord une impression d'ensemble, en prose, de *Romain Rolland*, intitulée « Nocturne » :

*La lune s'était levée, ronde et brillante, derrière les champs. Une brume d'argent flottait au ras de terre et sur les eaux miroitantes.*

*Les grenouilles causaient, et l'on entendait dans les prés la flûte mélodieuse des crapauds. Le trémolo aigu des grillons semblait répondre au tremblement des étoiles. Le*

*vent froissait doucement les branches des aulnes. Des collines au-dessus du fleuve descendait le chant fragile d'un rossignol.*

Quelqu'un (peut-être Christian, peut-être Bernard), déclame :

*Pâle étoile du soir, messagère lointaine  
Dont le front sort brillant des voiles du couchant...*

trop connu pour qu'on ait besoin de nous dire que c'est du *Musset*.

*François Coppée*, dans « Etoiles Filantes » nous apprend que si, dans le temps qu'une étoile file, on forme un souhait, il doit s'accomplir.

L'histoire du rayon de la lune, fier d'être si petit qu'il peut se glisser là où nul autre ne passerait, nous est racontée par Guy de *Maupassant*.

*Emile Verhaeren*, pour nous dire ce qu'est la nuit, ne trouve de meilleure image que celle-ci :

*Depuis que dans la plaine immense il s'est fait soir,  
Avec de lourds marteaux et des blocs taciturnes,  
L'ombre bâtit ses murs et ses donjons nocturnes  
Comme un Escorial revêtu d'argent noir.*

*Les champs, ils sont coupés en clos quadrangulaires,  
Et miroitent, ainsi que d'énormes tombeaux.  
Et, telle, avec ses coins et ses salles funèbres,  
Tout entière bâtie en mystère, en terreur,  
La nuit paraît le noir palais d'un empereur  
Accoudé quelque part, au loin, dans les ténèbres.*

*(Les Flamandes)*

Il fallait s'attendre à ce que *Baudelaire*, qui se plaît dans le funèbre, renchérisse encore sur ce texte :

*Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles  
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,  
Des êtres disparus aux regards familiers.*

*(Les Fleurs du Mal, L'obsession)*

« Les chers disparus », serait-ce là les vrais êtres de la nuit, qui dans un Au-delà inaccessible à nos sens ordinaires, vivent leur jour noir ? Ne faut-il pas plutôt peupler ces espaces de ténèbres, ces grands bois qui effrayent Baudelaire, d'êtres plus consistants, doués d'un corps et de chaleur animale ?

C'est ce que nous avons fait pour terminer cette seconde Partie, en pensant à toutes les bêtes craintives (ou pas) qui glissent dans l'air ou dans l'herbe et que nous connaissons si peu ! Voyons donc quelles fêtes elles se donnent parmi les plantes, leurs sœurs !

Il faudrait énumérer tous ces insectes de nuit, les lucioles qui courent dans l'air par bandes ; les lampyres ou vers luisants dont le mâle, seul ailé, vole vers quelque lueur humide pour célébrer les noces nocturnes.

Et ces papillons miteux qui assaillent la flamme d'un bougeoir, se brûlent aussitôt et se retirent de la bagarre, épuisés, ne vous sont-ils pas sympathiques ? Il est vrai, *Gérard de Nerval* n'est pas tendre pour les papillons de nuit « qui prennent leur essor bruyant (lorsque) le soir brunit nos plaines ». Ainsi « le sphinx à la tête de squelette, peinte en blanc sur un fond noir » ne lui plaît guère. Et il ajoute :

*Je hais aussi les phalènes,  
Sombres hôtes de la nuit,  
Qui voltigent dans nos plaines  
De sept heures à minuit.*

A toutes ces belles choses qui nous manquent en hiver, les roses, les moissons, les rossignols qui chantent, il préfère les beaux papillons de jour, fleurs sans tige, qui voltigent, harmonie entre la plante et l'oiseau :

*Légers papillons du jour,  
Tout en vous est un emblème  
De poésie et d'amour !*

(Odelettes)

Mais nous avec *Alain*

*aux rares nuits tièdes de mai, après que la journée avait  
été bruyante des appels du loriot, du merle et du coucou...*

nous mettons par-dessus tout le miracle du Rossignol :

*Ce pouvoir de chanter hors de soi, et comme de scul-  
pter dans le silence autour, je ne l'avais pas assez compris,  
n'ayant pas incorporé, en l'invisible chanteur, les trois  
notes de flûte qui, préludent, sans origine, sans lieu as-  
signable, aériennes absolument.*

(*Les Saisons de l'esprit*)

Sans doute, après l'évocation de ce clavier nocturne, il est cruel de retomber brutalement au milieu du bruit des grenouilles qui coassent dans la mare parmi les joncs « où circule un frisson ». En l'honneur de ce petit peuple vert, aux yeux cerclés d'or, au minuscule goître blanc, *Ronsard* laisse entendre quelques vers :

*Nous t'estimons une Déesse,  
Gente Grenouille, qui sans cesse  
Au fond des ruisselets herbeux  
Te désaltères quand tu veux :  
Et jamais soif véhémence  
Qui l'Esté les gorges tourmente  
Du pauvre peuple et des grands Rois,  
Ne te tourmente : car tu bois  
(Hé Dieu que je porte d'envie  
Aux félicités de ta vie l)  
A gorge ouverte sous les eaux  
Comme la Royne des ruisseaux.*

Et nous entonnons tous la chanson bien rythmée de V. Meusy : « La nuit est limpide, l'étang est sans rides... »

Nous finissons cette revue d'animaux nocturnes par un poème sur « Les hiboux » de *Baudelaire*, dont voici le début :

*Sous les ifs qui les abritent  
Les hiboux se tiennent rangés,  
Ainsi que les dieux étrangers,  
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.*

Ils restent dans cette attitude silencieuse jusqu'à l'heure où les ténèbres s'établiront. Plus tard, beaucoup plus tard, si nous restons éveillés, nous entendrons peut-être comme *Francis Jammes* « leurs tristes rires comme s'ils voulaient s'associer eux aussi, bien que timidement, à la joie (que) Dieu » éprouve d'avoir créé la Nuit, sa plus belle invention, selon Péguy.

Et ainsi finit la deuxième Partie de notre veillée.

### III

#### DIEU ET LA NUIT

Ce mot de « Dieu » fut comme un signal pour l'un d'entre nous : le Père se lève, allume sa bougie et dit un mot bref sur Dieu et la Nuit :

Rapprocher ces deux réalités « Dieu et la Nuit » n'est pas une gageure. Les spirituels se sont servi du mot « ténèbre » pour désigner un état mystique propre à purifier l'âme avide de s'unir à Dieu, mais encore attachée aux choses sensibles. Cette ténèbre a quelque chose de douloureux : elle va dans le sens d'une renonciation, d'un dépouillement de nos facultés naturelles, qui sont radicalement impuissantes à jouir de Dieu comme Père. Il nous faut un sixième sens, un sens surnaturel qui nous donnera

le sentiment filial de sa présence. Cette nuit intérieure, où notre raison raisonnante est réduite au silence, nous met sur le chemin de l'union amoureuse avec Dieu. *O nuit, s'écrie Saint Jean de la Croix*

*O nuit qui me guidas  
O nuit aimable plus que l'aube  
O nuit qui joignis  
L'aimé avec l'aimée  
L'aimée en l'aimé transformée.*

*(Poèmes mystiques)*

Mais n'allons pas croire que cette métamorphose mystique conduit à la vision immédiate de Dieu, au face à face. Moïse, qui pourtant était un privilégié, de même que Saint Paul, dans ce domaine sublime de l'expérience mystique, n'était qu'un tout petit garçon devant Dieu, qui lui dit avant de le faire monter une seconde fois sur le Mont Sinäï :

*Quand ma gloire passera, je te mettrai dans le creux du rocher, et je te couvrirai de la main jusqu'à ce que j'aie passé. Alors, je retirerai ma main, et tu me verras par derrière ; mais ma face ne saurait être vue.*

Ici-bas, Dieu sera toujours pour nous cet Etre qui ne se laisse voir que « par derrière » : sa face est lumière insoutenable, éblouissante ; son dos, une sorte de nuit étoilée.

Ce disant, la nuit marchait toujours... « C'est minuit », fait remarquer l'un d'entre nous, minuit : l'heure, selon Baudelaire, de l'examen de conscience. Minuit encore, c'est l'heure extrême où il faut se hâter de prendre cette « bonne nourriture d'être » qu'est, pour Péguy, le sommeil.

Qui nous dira si, durant cette nuit, l'un de ceux qui participèrent à cette veillée, mêla dans son sommeil, sans se le rappeler le matin, les étoiles du ciel astronomique

dont a parlé Coppée avec celles qui, au cours de cette soirée, se sont allumées dans son ciel intérieur, les étoiles nouvelles du dedans avec les anciennes du dehors ?...

Et notre ciel intérieur à nous, est-il *nuit* sans étoiles, une nuit sans foi, sinon toujours sans loi ? Je pense à ceux qui cherchent à tâtons, à travers leurs ténèbres intimes, quelques rayons d'en-haut pour espérer quand même... Sur ceux qui demandent à Dieu avec persévérance une étoile, Dieu fait lever tôt ou tard un soleil. J'ai peur d'un monde qui ne demande plus rien à Dieu, pas même une étoile. Tant qu'on demande à Dieu un rayon de lumière, on pense encore à la nuit, à *sa* nuit. Le monde moderne, prosaïque, qui a piétiné dans le bruit et le gros rire son âme d'enfant philosophe, aurait-il du coup commis le péché contre l'Esprit-Saint ? Aurait-il dans la conscience des hommes d'aujourd'hui tué la nuit, le sentiment et le sens même de la nuit ?

Jean JEGÉ, O. P.